

# Mitterrand appelait Giscard « Le petit télégraphiste de Varsovie »



Il croule sous les roses. Quelques chardons s'imposent.

Quand un homme reconnu et célèbre meurt, l'unanimité se fait autour de lui de façon touchante. De son vivant il pouvait être critiqué ou moqué. Mort, on l'adule.

Ainsi des dizaines de déclarations proclament avec émotion que Valéry Giscard d'Estaing était un homme très intelligent. Ce n'est pas faux. On rappelle qu'il fut un président réformateur (l'IVG, la majorité à 18 ans). C'est également exact.

On en arrive même à écrire, sur « Atlantico », qu'il fut le plus grand président de la Ve République depuis De Gaulle. C'est discutable. Certains pensent que c'était plutôt Mitterrand. D'autres penchent pour Chirac. Concernant Macron, on ne sait pas encore.

Valéry Giscard d'Estaing, c'était tout ça. Mais pas que ça. Il était né avec une cuiller d'argent dans la bouche et avait vécu une enfance aisée rue du Faubourg-St-Honoré, au numéro 71 (l'Élysée est au 55). Son père, le grand bourgeois Edmond Giscard avait fait fortune avec la SFFC (« Société Financière Française et Coloniale ») et acquis une particule et un « Estaing », en relevant le nom d'une trisaïeule, dernière du nom, de la famille de l'Amiral qui s'était illustré pendant la

Guerre d'indépendance américaine, au 18e siècle – ce fut officialisé par décret pris en Conseil d'État, et Edmond était alors... conseiller d'État. Comme Mitterrand, il reçut la Francisque, mais semble ne pas avoir collaboré activement, bien que dans la haute administration à Vichy.

Pour sa part, le (presque) aristocrate qu'était Valéry Giscard d'Estaing avait une âme de petit bourgeois. Il voulait gérer paisiblement sa boutique présidentielle, ce qui l'amena à faire maintes genuflexions devant le bloc communiste.

Un jour qu'il est en visite officielle à Moscou, il va déposer une gerbe au mausolée de Lénine, rituel réservé aux dirigeants communistes. Pensant, avec ce geste zélé et même obséquieux, s'attirer les bonnes grâces de Léonid Brejnev. On en ria, même dans les couloirs de l' »Humanité «.

Une autre fois (en mai 1980) il rencontre le chef du Kremlin à Varsovie. Ce dernier, gentiment condescendant, lui annonce qu'il s'apprête à retirer quelques soldats d'Afghanistan. Un geste symbolique, une aumône ! Le service de presse de l'Élysée demande pourtant aux journaux français de saluer cette « grande victoire ». Mitterrand, qui avait la dent dure, traite alors Valéry Giscard d'Estaing de « petit télégraphiste de Varsovie » – ce qui lui resta.

L'homme avait aussi ses fragilités. Valéry Giscard d'Estaing estimait que la particule et le côté châtelain pouvaient le desservir. Alors il décida de « faire peuple ». Et il le fit très fort : il joua de l'accordéon à la télévision et s'afficha avec Claude François. Comble de la démagogie, il invita même un petit matin trois éboueurs africains à manger des croissants à l'Élysée.

Mais on n'a pas une particule pour rien ! Valéry Giscard d'Estaing était fasciné par la monarchie britannique. N'étant plus président depuis des lustres, mais membre de l'Académie française (depuis 2003, élu au fauteuil de Léopold Sédar Senghor), il fit paraître en 2009 un roman d'amour qui

atteignait des sommets dans le kitsch. Son titre : « La Princesse et le Président ». Il mettait en scène ses amours fantasmées avec Lady Diana. La presse anglaise, cruelle comme toujours, se moqua de cet apprenti « latin lover ».

Un bon point cependant pour lui : en 1991 il fit la une du « Figaro magazine » avec un titre dénonçant « l'invasion migratoire ». Par la même occasion, l'ancien président confessa qu'il avait eu tort en 1976 d'autoriser le « regroupement familial ». Un mea culpa honorable. Mais le mal était fait. Et on en paie aujourd'hui les conséquences.

**Benoît Rayski**